

LA PAIX EST NOTRE AVENIR

Un voyage de réconciliation en Terre Sainte

Aziz Abu Sarah et Maoz Inon

Traduit de l'anglais par Bertrand Guillot

L'arbre qui
••••marche

Sommaire

Introduction	17
Jour 1. Retour aux origines	27
Jour 2. Un carrefour de cultures et de conquêtes	59
Jour 3. La ligne verte	85
Jour 4. La cité de la paix	117
Jours 5 et 6. Occupation et partition	157
Jour 7. Une ville aux portes de l'espoir	191
Jour 8. Bénis soient les artisans de paix	219
Épilogue	257
Remerciements	261
Les auteurs	265

Jour 1

RETOUR AUX ORIGINES

Le Néguev de l'Ouest

النقب נגב מערבי

MAOZ

מעוז

La dernière fois que j'ai parlé à mon père, il était 7 h 31, le samedi 7 octobre 2023. J'étais encore au lit quand j'ai vu son message sur WhatsApp : « Salut. On est dans la *safe room*. On a fermé la maison à clé, j'entends des missiles. Je ne sais pas trop ce qui se passe. »

Je suis allé me faire un café dans la cuisine. Ça peut paraître fou *a posteriori*, mais son message ne m'inquiétait pas plus que ça. J'avais 14 ans quand ma famille a déménagé à Netiv HaAsara, juste en face de Gaza. Mes parents ont construit leur maison à moins de cinquante mètres du mur. Depuis vingt ans, comme tous les habitants de cette zone, ils s'étaient habitués à entendre régulièrement sirènes, roquettes et autres détonations. Tout cela avait fini par devenir « normal ».

Sur les réseaux sociaux, j'ai vu les premières images

de pick-up traversant Sdérot avec à leur bord des hommes masqués et armés. Sdérot est à moins de dix kilomètres de la maison de mes parents. J'ai appelé mon père, il a répondu dans la seconde. Il m'a dit que des sirènes annonçaient un raid aérien, qu'ils avaient entendu des coups de feu, mais que ma mère et lui allaient bien. Il semblait calme, et nous avons convenu de nous rappeler un peu plus tard. Avant de raccrocher, il m'a dit : « Je t'aime. » Je lui ai dit que je l'aimais, moi aussi. Quelques minutes plus tard, l'alerte officielle est tombée : des combattants du Hamas avaient franchi la frontière à l'aide de parapentes motorisés. J'ai rappelé mon père. Cette fois, pas de réponse.

Sur nos écrans, le tableau du 7 octobre commençait à se dessiner : des raids étaient en cours contre des communautés israéliennes à la frontière de Gaza, et des soldats de Tshal ripostaient. J'ai retrouvé mes frères et sœurs et leurs familles dans la maison de notre sœur Maayan à Avi'el, un village au nord d'Israël, entre Tel Aviv et Haïfa. Notre plus jeune frère Magen, qui vit à Londres, avait sauté dans un avion pour nous rejoindre. Toute la matinée, nos téléphones n'ont cessé de sonner entre notifications, messages, appels et alertes. Nous étions scotchés aux chaînes d'information, et j'actualisais frénétiquement Internet sur mon téléphone. Nous en étions encore à chercher à comprendre ce qui se passait, et nous ne cessions d'appeler nos parents sans résultat. Après quelques heures, un ami m'a envoyé le nom d'une première victime – un voisin. D'autres messages ont annoncé la mort d'autres voisins et amis. Les histoires atroces s'accumulaient. Et chaque fois que nous pensions avoir touché le fond, le sol vacillait à nouveau sous nos pieds et nous nous enfoncions encore un peu plus dans la douleur et l'incrédulité.

Nous savions que le Hamas avait pris des otages. Peut-être nos parents étaient-ils parmi eux ? Peut-être étaient-ils blessés et incapables de répondre ?

Il était un peu plus de 4 heures quand mon beau-frère Dani a enfin réussi à joindre un des voisins de nos parents, qui était également le responsable sécurité de la communauté. Nous nous sommes rapprochés et enlacés, adultes comme enfants, en entourant Dani qui écoutait. Rien qu'à voir son visage, nous avons su. Yakovi et Bilha Inon, nos parents, étaient morts.

Alors la terre s'est dérobée sous nos pieds.

Nous apprendrions un peu plus tard que des hommes du Hamas étaient entrés chez eux et leur avaient tiré dessus avant de mettre le feu à la maison. Le corps de notre père était si calciné qu'il a fallu quatorze jours pour identifier ses restes au milieu des cendres et des décombres de notre enfance. De notre mère, on n'a rien retrouvé.

Notre seule consolation est de savoir qu'ils sont morts ensemble. Cela ne nous a pas empêchés de sombrer dans des abîmes de douleur. Toutes les nuits, dans mes cauchemars, je voyais mes parents appeler à l'aide au milieu des flammes qui les dévoraient vivants. Je les voyais pleurer, prier, se prendre dans les bras. Je suffoquais avec eux. L'instant d'après, j'étais brisé en mille morceaux. Puis c'était comme si je prenais feu – et le cycle recommençait.

Une semaine auparavant, je m'étais rendu à une réunion du Cercle des parents – une association qui réunit des familles israéliennes et palestiniennes endeuillées. L'association s'était récemment vu retirer l'agrément du ministère pour le programme d'éducation à la paix qu'elle dispensait dans des écoles d'Israël. J'y participais depuis quelque temps par conviction. Dans mon brouillard, j'ai

soudain pris conscience que moi aussi je faisais désormais partie de ces milliers de familles qui avaient perdu des proches dans le conflit.

Le lendemain, nous avons commencé à observer la Shiva pour nos parents. Durant cette semaine de deuil, des milliers de personnes sont venues présenter leurs condoléances. Beaucoup se débattaient avec leurs propres drames, toutes nos histoires venaient se confondre dans la douleur du pays. Tant de mes amis d'enfance étaient morts ce jour-là. Tant de parents, d'enfants, de frères et sœurs. L'ampleur des pertes était tétanisante.

Le lundi matin, j'ai rejoint mes frères et sœurs chez Maayan pour entamer le deuxième jour de la Shiva. Magen nous a demandé d'adopter un message commun : notre famille ne réclamait pas vengeance. Partout dans les médias, nous entendions des voix appeler aux armes. Nous ne voulions pas que la mort de nos parents serve de prétexte à une nouvelle guerre dont nous savions qu'elle nous mènerait au bord du chaos.

Cette nuit-là, j'ai eu toutes les peines du monde à trouver le sommeil. J'avais mal partout, je ne savais même plus si j'étais endormi ou éveillé. L'humanité entière semblait pleurer à travers mes larmes. Je nous voyais blessés, brisés. Le sol était couvert de sang, mais nos larmes, en coulant, guérissaient nos plaies et nettoyaient la terre. Alors, à mes pieds, j'ai vu un chemin – c'était celui de la réconciliation.

Je me suis réveillé en tremblant. Dans l'obscurité, j'ai attrapé mon téléphone. Un message m'attendait, qui commençait ainsi : « Maoz, j'ai appris pour tes parents. Je suis terriblement désolé. » C'était Aziz. Je ne l'avais rencontré qu'une fois, je savais que son frère avait été tué par des soldats de l'armée israélienne, et qu'il avait animé pendant quatre ans le Cercle des parents. Ses

mots étaient bien plus que des condoléances : une lueur dans le noir.

AZIZ

عزیز

Dans les jours qui ont suivi le 7 octobre, je n'ai pas arrêté de répondre à des demandes d'interviews tandis que les réseaux sociaux débordaient de menaces et d'appels à la guerre. Je n'avais jamais échangé directement avec Maoz, mais nous avions des collègues en commun, et l'un d'eux m'a informé que les parents de Maoz avaient été tués. Mon premier mouvement a été de le contacter : je comprenais la douleur qu'il traversait. J'ai hésité pourtant. Ses parents venaient d'être assassinés par le Hamas, aurait-il envie de lire le message d'un Palestinien ? Je me suis dit qu'il n'était peut-être pas prêt. Qu'il ne le serait peut-être jamais. Mais je savais d'expérience que c'était la meilleure chose à faire.

Ce n'était pas la première fois que j'hésitais à exprimer mon soutien à un inconnu. Dix ans plus tôt, j'avais écrit aux veuves de quatre rabbins tués dans une fusillade en pleine synagogue, à Jérusalem. L'idée que quelqu'un (palestinien ou non) ait pu tuer des innocents en pleine prière dans un lieu de culte me donnait la nausée. C'était une première pour moi, et je me souviens de ces heures passées à me demander par où commencer. « Veuillez accepter mes condoléances » semblait froid et impersonnel. « Je suis désolé pour vous » n'était guère mieux.

J'ai grandi à Jérusalem durant la première Intifada. Je me rappelle encore ces images de lanceurs de pierres à la télévision. J'avais 7 ans, et je dois dire que ça donnait envie. Alors j'étais sorti, moi aussi, et j'avais lancé des pierres sur les voitures qui passaient, au lieu de viser des soldats israéliens ou des colons. Le problème des voisins,

c'est qu'ils savent où vous habitez et vont tout raconter à votre mère... Deux ans plus tard, mon grand frère Tayseer a été arrêté et accusé d'avoir lancé des pierres sur des soldats. On l'a frappé et torturé jusqu'à ce qu'il avoue. Après quoi, on l'a envoyé dans une prison militaire en Israël. J'avais 10 ans quand il a été libéré. Je pensais que la vie allait reprendre, mais quelques mois plus tard, il a fallu l'emmener en urgence à l'hôpital : ses organes internes avaient été touchés lors des séances de torture, et il n'avait jamais été soigné. Il est mort en quelques heures. Rien ne serait plus jamais comme avant. À 10 ans, tout ce que je savais, c'était que des gens avaient tué mon frère, et je voulais le venger. Je ne comprenais pas encore que ceux qui l'avaient tué avaient aussi fait de moi leur prisonnier. Il me faudrait des années pour comprendre que ma colère m'enfermait, et qu'il existait une autre voie. Quand j'ai pris la plume pour écrire à ces quatre femmes de rabbins qui avaient perdu leurs maris et les pères de leurs enfants, je savais bien, au fond, que nul mot, nulle phrase ne pourrait les reconforter. Alors je me suis contenté d'écrire avec mon cœur.

Nous ne nous connaissons pas, mais je me permets de vous écrire pour que vous sachiez que quelque part à Jérusalem-Est, quelqu'un a conscience de ce que vous traversez, en est bouleversé, et espère qu'un jour plus personne n'aura à vivre un tel deuil. Notre humanité est la seule chose à laquelle nous puissions nous raccrocher. Je le sais, parce que mon frère a été tué quand j'avais 10 ans. Je connais la douleur, la colère, le grand vide et les questions sans réponse. Je sais ce qu'on ressent quand un coup sur la porte ou la sonnerie d'un téléphone vient confirmer ce qu'on craint le plus au monde. On se dit que ce n'est pas vrai, qu'il doit y avoir une erreur. Pendant un temps, les gens vous soutiennent. Mais après une ou deux semaines,

chacun retrouve sa vie. Pas vous. Ce conflit nous a volé des êtres que nous aimions ; ne le laissons pas voler notre âme. Je continuerai à prier pour qu'advienne le jour où, comme disait le prophète Isaïe, « une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre, et ils n'apprendront plus la guerre ». Cette prière semble bien vaine aujourd'hui, mais parfois l'espoir et la foi sont les seules formes de résistance. Je regrette de ne pouvoir vous offrir plus que cela, mais vous saurez au moins que mon cœur est avec vous.

J'ai confié cette lettre à un ami, qui en a donné une copie à chacune des quatre veuves. Le deuil est solitaire, et je savais qu'elles ne répondraient sans doute jamais. Il m'a fallu des années et un travail de chaque jour pour accepter de voir de l'humanité chez les autres, ceux qui m'avaient pris mon frère. Depuis, j'ai écrit beaucoup de lettres à des familles en deuil. Qu'elles me répondent ou non, j'ai continué.

Pour être franc, je ne m'attendais pas à ce que Maoz réponde. Mais quelques heures plus tard, nous avons commencé à échanger. « Je pleure pour mes parents, m'écrivait-il. Mais je pleure aussi pour les enfants de Gaza et tous ceux qui vont mourir dans l'escalade à venir. » Sa réponse publique m'a encore plus surpris. Quelques jours après la mort de ses parents, il a publié ce message : « Ma famille et moi ne réclamons aucune vengeance pour la mort de nos parents le 7 octobre. Ce que nous demandons, c'est la paix, et l'égalité entre les peuples. » Il m'avait fallu tellement plus de temps pour comprendre, enfant et adolescent, que la vengeance ne rendra jamais justice à celles et ceux dont la vie a été sacrifiée.

Au cours des mois suivants, Maoz et moi avons travaillé ensemble pour accompagner le mouvement qui, un peu partout dans le monde, pressait pour mettre fin

à la guerre et dessiner les contours d'une paix durable. En avril 2024, nous avons été invités à parler lors de la conférence TED à Vancouver, au Canada. C'était la première fois que nous montions ensemble sur une scène. Le public semblait captivé. Dix-sept minutes plus tard, les applaudissements ont éclaté, et les gens se sont levés. L'émotion était palpable. Nous avons senti la puissance de notre message – un Palestinien et un Israélien parlant d'une même voix. Ce n'est pas autrement que l'on construit la paix : en tendant la main, encore et encore, jusqu'à rencontrer quelqu'un qui partage la même vision. Quelqu'un qui ne vous voit pas comme un ennemi.

Quatre mois plus tard, nous voilà de nouveau réunis pour entamer notre voyage. Nous avons choisi de commencer dans le petit cimetière du kibboutz où reposent les parents et les grands-parents de Maoz. C'est là, à un kilomètre à peine de la frontière nord de Gaza, que je veux l'entendre raconter son enfance – tout comme il écouterait la mienne dans quelques jours à Jérusalem. À cet instant, nous sommes comme deux frères, deux pèlerins sur un même chemin. Comment honorer la famille de Maoz ? J'avise à mes pieds une petite pierre, je la ramasse et je la place sur la tombe de sa grand-mère.

MAOZ

Kibboutz Nir Am

ניר אמ ניר עמ

Quand j'étais petit, ma grand-mère m'emmenait visiter la tombe de mon grand-père. Elle ouvrait la porte jaune qui marquait l'entrée du kibboutz et me tenait la main pour traverser la route séparant notre communauté de ce petit jardin ombragé hérissé de pierres tombales. Le cimetière était si calme que l'on pouvait entendre le ronronnement des tracteurs au loin, et le battement régulier

de la pompe acheminant l'eau à notre kibboutz. Quarante ans plus tard, la petite route de campagne est devenue une autoroute, et les paisibles champs qui entourent Nir Am sont une zone de guerre.

Ma grand-mère est enterrée ici aux côtés de mon grand-père. Au pied de leur sépulture grandit l'olivier que nous avons planté avec mes quatre frères et sœurs quand nous y avons dispersé les cendres de nos parents. Ni tombe ni stèle ne rappelle leurs noms : mon père et ma mère disaient que la terre était faite pour cultiver la vie, pas pour porter la mémoire des morts.

Ma grand-mère avait 16 ans quand sa famille, dans les années 1930, a quitté la petite ville où elle habitait en Bessarabie (aujourd'hui la Moldavie) pour émigrer en Palestine alors sous mandat britannique. C'est sur le bateau qu'elle a rencontré mon grand-père. Tous deux étaient socialistes, comme beaucoup des dizaines de milliers de Juifs qui fuyaient alors la montée de l'antisémitisme, pour trouver une patrie où ils pourraient vivre en liberté et en sécurité. Hanna'le et Zvi Gershoni, mes grands-parents, faisaient partie d'un mouvement qui les dépassait. Dans la perspective sioniste de l'époque, la Palestine était pour eux « une terre sans peuple pour un peuple sans terre ».

En 1943, ils s'installèrent dans le désert du Néguev et fondèrent le kibboutz Nir Am – une petite communauté agricole autour de laquelle s'agrégèrent bientôt onze implantations. Ces « onze points du Néguev » allaient définir les frontières de l'État d'Israël. Ma grand-mère a vécu très longtemps. Infirmière, elle est devenue une matriarche légendaire du kibboutz. Pour ses onze petits-enfants, elle était Savta Hana, celle qui avait toujours des bâtonnets de glace dans son congélateur et nous laissait regarder la télévision dans son salon sur un petit poste

en noir et blanc. Elle approchait ses 90 ans quand, en 2004, nous l'avons filmée pour qu'elle raconte sa vie. « Je suis vieille et j'ai du mal à marcher, disait-elle, mais j'ai encore l'esprit clair. » Elle nous a parlé de l'utopie des kibboutz, de l'appel du mouvement sioniste auquel elle avait répondu pour établir un avant-poste au nord de la Galilée, près de la frontière libanaise. Elle racontait sa terreur de tomber la nuit dans une embuscade, les balles qui sifflaient autour d'elle, et son soulagement de quitter les horreurs de la guerre... pour en voir bientôt une autre emporter son frère cadet.

Le Premier ministre Yitzhak Rabin avait été assassiné dix ans plus tôt. Il était le premier à avoir reconnu le droit des Palestiniens à l'autonomie. L'incurie de nos dirigeants politiques avait fini par faire échouer sept longues années de négociations, les premières roquettes tirées depuis Gaza avaient touché le sud d'Israël, et ma grand-mère voyait cet État juif qu'elle avait contribué à créer s'enfoncer dans une direction bien sombre. « Ce n'est pas le rêve que nous poursuivions, disait-elle. La guerre avec les Palestiniens n'a mené qu'à des sacrifices et du sang versé des deux côtés. Je pourrais vous parler longtemps des erreurs de notre mouvement et des échecs de notre État, mais je préfère terminer sur une note d'espoir. J'espère que nous trouverons un jour un dirigeant qui mettra notre peuple sur la bonne voie. Celle de la paix avec les Palestiniens. J'espère pouvoir vivre jusqu'à ce jour, et voir se dessiner un avenir meilleur. »

Quand Savta Hana est morte, en 2011, ma fille Eden avait tout juste 1 mois. Aux funérailles, je la portais contre ma poitrine, serrée dans une écharpe. Sur la tombe de mes grands-parents était gravé un poème de l'auteur juif Shaul Tchernichovsky :

*Ris-toi donc de mes visions !
Moi, le rêveur, je dis le vrai
Ris donc que je croie encore en l'homme
Que je croie encore en toi.*

Ces mots ont été adaptés en une chanson contestataire dans laquelle nombre d'Israéliens voient l'hymne officieux du pays. C'était la chanson préférée de ma grand-mère.

Savta Hana n'a pas pu voir le futur que décrivait Tchernichovsky dans son poème. Mais lorsque Aziz a déposé une pierre sur sa tombe, j'ai repensé à elle, et à son espoir d'un futur leader qui nous guiderait vers un avenir meilleur.

Ce qu'avait fait Aziz, honorer une tradition juive et la mémoire d'un ancien ennemi, c'était le geste d'un leader. Savta Hana l'aurait apprécié.

Le monument aux morts se situe au centre de Nir Am. Quand j'étais petit, je passais devant tous les jours. Que j'aille jouer, manger au réfectoire, balayer les étables après l'école ou travailler au poulailler les matins de shabbat, il était sur mon chemin. Chaque année, à la veille de Yom HaZikaron, le « jour du Souvenir », tout le monde s'y retrouvait. À 8 heures du soir, une sirène retentissait pendant une minute, et marquait le début de vingt-quatre heures de deuil. On racontait des histoires, on chantait des chansons, on lisait des poèmes, puis la famille d'un disparu allumait la flamme du souvenir. Le lendemain matin à 11 heures, une nouvelle sirène appelait tous les habitants à se rassembler dans la section militaire du cimetière pour la lecture des noms des victimes de la guerre.

Ces deux sirènes retentissent dans tout le pays. Pendant une minute le soir et deux minutes le lende-

main matin, le pays entier se fige. Sur les routes, les voitures stationnent au milieu de la chaussée. À table, les familles interrompent leur dîner, les travailleurs s'arrêtent. Dans des milliers de villes et de villages, on lit « Le Plateau d'argent », un poème de Nathan Alterman publié en 1947. Il y est question d'un garçon et d'une fille « épuisés au plus haut point », surgissant de la fumée des combats, et s'avancant vers la nation sous un ciel rouge et nuageux.

*Ému aux larmes, le peuple demande,
« Qui êtes-vous ? »
« Nous sommes le plateau d'argent
Sur lequel la patrie des Juifs t'est offerte ».*

Même enfants, nous comprenions le message. Le garçon et la fille du poème ne représentaient pas seulement le sacrifice de la génération de nos grands-parents ; ils venaient exiger le nôtre.

Chaque année, Savta Hana assistait à la cérémonie du soir à Nir Am. Tôt le lendemain, mon père ou une de ses sœurs la conduisait cent cinquante kilomètres plus au nord, dans la vallée du Jourdain, jusqu'au kibboutz d'Hamadia, afin qu'elle soit sur la tombe de son frère pour la sirène de 11 heures. Ils ne revenaient que tard le soir, tandis que partout dans le pays le jour du Souvenir laissait place aux barbecues et aux feux d'artifice du jour de l'Indépendance. Ma grand-mère était trop triste et fatiguée pour y participer. Une vie entière à pleurer les morts l'avait épuisée.

Après le 7 octobre, toutes les implantations israéliennes le long des soixante kilomètres de frontière avec Gaza ont été évacuées. Les champs et les collines de mon enfance devenaient zone militaire, tandis que dans Gaza

plus de deux millions de personnes étaient assiégées et bombardées. Près d'un an plus tard, quelques familles de Nir Am ont retrouvé leur maison. D'autres, comme Batya et Moti Segev, vivent encore dans des logements temporaires. Leur fils Amit est l'un de mes plus vieux amis. Quand je lui ai annoncé que j'allais visiter Nir Am avec Aziz, il m'a répondu que sa mère souhaitait venir aussi.

Nous retrouvons Batya au pied du monument aux morts, à l'ombre d'arbres plantés aux premiers jours du kibboutz. Tout est calme dans la chaleur moite. Des oiseaux chantent. Batya et mon père sont les enfants des fondateurs de Nir Am. Ils ont grandi dans la maison commune d'un kibboutz des environs, où les enfants d'une même classe d'âge vivaient, dormaient, mangeaient et étudiaient ensemble – un système destiné à promouvoir l'égalité en déchargeant les femmes de la plupart des tâches domestiques. En pratique, Batya et mon père ont grandi comme frère et sœur. Ma mère et le mari de Batya, eux, sont nés dans un autre kibboutz à une quinzaine de kilomètres. Et tous les quatre ont élevé leurs enfants à Nir Am. Gil, l'aîné des Segev, était dans le même groupe que ma grande sœur Mor. Amit a mon âge. Rinat, leur plus jeune fille, est un peu plus âgée que Magen.

Batya est née un an après la guerre israélo-arabe de 1948 qui a abouti à l'indépendance d'Israël. « J'ai 75 ans et il me semble n'avoir connu que la guerre, nous raconte-t-elle. Et cela ne nous a menés nulle part. » Il y a eu des espoirs, pourtant. Batya se souvient encore de ce jour où l'avion du président égyptien Anouar el-Sadate s'est posé à Tel Aviv pour une rencontre historique avec le Premier ministre israélien Menahem Begin. Le traité de paix qui en a résulté tient depuis bientôt cinquante ans. « Ce jour-là, conclut Batya, j'ai vraiment cru que toutes les guerres s'arrêtaient. »

Batya a apporté avec elle le livre de condoléances d'Oded Sacher. Depuis soixante ans, tous les enfants de Nir Am connaissent l'histoire des frères Sacher. Amos, l'aîné, a été tué le cinquième jour de la guerre des Six Jours, en 1967 : sa Jeep a roulé sur une mine lors d'une patrouille dans le sud de Gaza. Un mois plus tard, son frère Oded accompagnait un groupe d'enfants dans les champs à la lisière du kibboutz quand son tracteur s'est embourbé. Il a aidé les enfants à descendre et sortir du champ. En retournant vers son tracteur, il a marché sur une mine. C'était il y a cinquante-sept ans. « On avait 17 ans tous les deux, on était des enfants. C'était la première fois que je vivais un deuil comme celui-là. » Ce ne serait pas la dernière.

Rinat, la fille de Batya et Moti qui vivait dans le kibboutz de Be'eri, a été assassinée le 7 octobre avec son mari et leurs deux fils aînés. Cent trente habitants de Be'eri ont été tués, trente autres emmenés comme otages. Les deux plus jeunes fils de Rinat, 9 et 11 ans, ont survécu en se faisant passer pour morts, allongés à côté des corps de leurs parents et de leurs frères. Je n'oublierai jamais la voix de Moti quand il m'a appelé au troisième jour de la Shiva pour m'exprimer sa sympathie après la mort de mes parents, alors que lui-même venait de perdre les siens.

« Pendant des années, Oded est venu visiter mes rêves, a continué Batya avec émotion. Mais depuis que ma fille est morte, je ne rêve plus. »

Amit pose une main sur l'épaule de sa mère. Je l'étreins un instant et nous restons tous les trois en silence.

« J'envie ton optimisme, me dit-elle pour finir. Moi aussi j'aimerais croire en l'avenir, c'est dans ma nature, mais quelque chose en moi s'est cassé. Tous ces morts, la tristesse, la peur... C'est sans fin. En soixante-quinze ans de guerre, nous n'avons fait aucun progrès. »

Quand nous étions enfants, les aînés des générations de nos parents et grands-parents disaient à chaque naissance : « J'espère que tu ne connaîtras pas la guerre. » Aujourd'hui plus personne ne prononce cette phrase – ou alors, c'est de l'ironie.

Après un instant de recueillement, Aziz prend la parole : « Quand mon frère est mort, moi aussi je me suis senti brisé. Il m'a fallu huit ans pour dépasser la douleur et l'amertume qui me rongeaient de l'intérieur. La première fois que j'ai rencontré Maoz, je lui ai demandé comment il avait fait pour surmonter la haine aussi vite... »

Il se tourne vers moi, prenant Batya et Amit à témoin : « Tu te souviens de ce que tu m'as dit ? »

Bien sûr. Cette phrase, je l'ai méditée souvent :

« Quand tu es dans le désert, tu as besoin d'eau. Quand tu es en guerre, c'est de paix que tu as besoin. »

Nous prenons congé de Batya et quittons le monument aux morts pour nous rendre sur une petite colline à l'extrémité du kibboutz. De là, nous apercevons quelques kilomètres au nord les tuiles des toits de Netiv HaAsara. Avant le 7 octobre, une petite communauté paysanne d'un millier de personnes vivait là, à un kilomètre du poste-frontière d'Erez – l'unique point de passage pour les habitants de la bande de Gaza. Devant nous s'étale un paysage idyllique de collines vallonnées et de champs mordorés, avec au loin la mer scintillante. À l'est, l'autoroute mène vers Sdérot et ses banlieues en expansion ; vers l'ouest, soixante kilomètres de béton et de barbelés viennent couper le paysage comme une cicatrice sur l'horizon. Derrière cette frontière, plus de deux millions de personnes meurent de faim.

☞ **Quand tu es dans le désert, tu as besoin d'eau. Quand tu es en guerre, c'est de paix que tu as besoin** ☞

AZIZ

Gaza

غزة عزة

Pour les habitants de Gaza, c'est le 7 octobre tous les jours. À l'heure où nous entamons notre voyage, plus de quarante mille d'entre eux ont été tués dans des raids aériens. Des dizaines de milliers d'autres ont été blessés ou sont portés disparus, ensevelis sous les décombres de maisons, d'écoles, d'hôpitaux. Pas un recoin de Gaza n'a échappé à la guerre. Neuf personnes sur dix ont été déplacées à plusieurs reprises suite à des ordres d'évacuation, pour être finalement entassées au sud de Gaza, souvent dans des camps de réfugiés surpeuplés sans eau ni nourriture, médicaments ou électricité.

J'ai récemment rencontré l'un de ceux qui connaissent le mieux la situation sur le terrain. Thaer Ahmad est un médecin américain d'origine palestinienne, dirigeant de l'ONG MedGlobal ; il fait partie de ceux qui ont pu entrer dans Gaza peu après le début des opérations militaires israéliennes.

Après un premier déplacement annulé et trois mois à ronger son frein, Thaer a finalement pu partir en janvier 2024, avec quatre autres médecins. Ce n'était que la deuxième mission humanitaire autorisée dans la bande de Gaza – alors que les besoins, rappelait régulièrement l'OMS, étaient énormes. Ils sont partis avec tout ce qu'ils pouvaient : trente gros sacs remplis d'équipements médicaux, de traitements d'urgence, de médicaments et d'insuline pour les diabétiques. Leur sécurité ne pourrait être assurée, leur a-t-on dit (comme souvent dans les zones de conflit), et ils ne pourraient pas être évacués en cas de blessure. Ils devaient également emporter leur propre nourriture car ils ne trouveraient rien sur place.

En arrivant depuis le Sinaï, Thaer a vu les files

de convois humanitaires s'allonger sur des kilomètres. Gouvernements et ONG envoyaient depuis des semaines toute l'aide qu'ils pouvaient *via* le port d'Al-Arish, en Égypte, mais rien ni personne ne passait la frontière avec Gaza : les denrées alimentaires pourrissaient dans les camions au soleil, et le matériel médical attendu de l'autre côté restait inutile. L'équipe de Thaer avait une autorisation spéciale. On a contrôlé leurs passeports sous les néons du poste-frontière égyptien, où tout semblait normal. Quelques centaines de mètres plus loin, là où auraient dû se tenir les douaniers gazaouis, les cabines étaient vides et plongées dans l'obscurité. L'électricité était coupée.

Thaer a été envoyé à l'hôpital Nasser de Khan Younès, une dizaine de kilomètres au nord de Rafah. D'emblée, on lui a dit de dormir sur place, car personne ne pourrait quitter le bâtiment. L'hôpital Al-Shifa, le plus grand de la bande de Gaza, avait été évacué par l'armée israélienne en novembre. Nasser était désormais le principal hôpital, et le seul à disposer d'une salle d'opération fonctionnelle, d'un scanner et d'une unité de soins intensifs.

Khan Younès était alors au centre d'une opération militaire israélienne. En arrivant, Thaer a découvert un hôpital débordé. Des familles avaient planté leur tente dans la cour, d'autres s'étaient installées dans les couloirs, sur des matelas de fortune. Il y avait du monde à chaque étage, y compris dans les zones stériles, comme la salle d'opération ou les soins intensifs. Ici, des enfants dansaient la ronde ; là, des grands-mères qui avaient réussi à mettre la main sur un sac de farine (luxes ultime) cuisaient du pain dans des fours improvisés. L'hôpital était conçu pour trois cents patients ; ils étaient désormais plus de mille, et chaque jour plus nombreux du fait des bombardements. Thaer avait du mal à me décrire les scènes

inimaginables qu'il avait vécues. C'était douloureux à entendre, et à raconter.

« Tu entends une bombe exploser, et dans le quart d'heure qui suit, les urgences sont saturées. Beaucoup de ceux qui arrivent sont déjà morts, mais leur famille les amène quand même. Les autres, on commence à les traiter par terre dans la salle d'attente. Je n'étais pas préparé à ça. » Il marque une pause : « Je suis allé en Syrie, à Gaza pendant des raids aériens, j'étais en Turquie après le tremblement de terre. Mais ce que j'ai vu là, ça dépasse tout. »

Urgentiste expérimenté de l'hôpital de Chicago South Side, Thaer est submergé en moins d'une heure : « Mes collègues palestiniens ont dû me prendre par la main, je ne comprenais pas bien le fonctionnement. Eux étaient là depuis des mois. Leur rythme, c'était : vingt-quatre heures de garde, vingt-quatre heures de repos. » Tous les médecins vivaient dans des tentes avec leurs familles, soit dans la cour, soit dans des camps au sud. Et l'hôpital, bien sûr, manquait de tout. « On n'avait pas assez de médicaments, ni de matériel, ni de place dans la salle d'opération. Comme l'essence n'entrait plus dans Gaza, on ne pouvait plus aller chercher les blessés en ambulance ; on nous les amenait à dos d'âne. » Les ambulances qui avaient encore un peu d'essence étaient souvent victimes de doubles frappes : une première pour les arrêter, et une deuxième pour toucher celles et ceux qui venaient leur porter secours.

Les effectifs étaient si réduits qu'il fallait parfois demander aux proches des victimes d'appliquer un masque à oxygène, de poser des pansements ou tenir une perfusion. « Je me souviens d'une mère avec son fils mort dans les bras. Elle l'avait enveloppé dans une couverture en attendant que le reste de la famille arrive pour pouvoir l'enterrer. C'était ça tous les jours, et c'était déchirant. »

Pendant ce temps, l'armée israélienne rasait Khan Younès. Des familles entières arrivaient à l'hôpital après un bombardement. L'une d'elles avait trois filles entre 8 et 14 ans, toutes les trois mortes, mais leur oncle suppliait de faire quelque chose : « Ça ne fait que cinq minutes, cinq minutes ! » Il n'y avait rien à faire. L'impact avait été trop puissant pour leurs petits corps. Thaer ne pouvait que prononcer les mots qu'on dit souvent en arabe quand quelqu'un vient de mourir : *Inna lillahi wa inna ilayhi raji'un* – « C'est à Allah que nous appartenons et c'est à Lui que nous retournons ». L'oncle s'est résigné, et a raconté à Thaer que son frère, le père des trois filles, avait été tué la semaine précédente. « Maintenant, ils sont ensemble au paradis. »

Thaer m'a expliqué que cette croyance dans les retrouvailles de l'au-delà était largement partagée à Gaza, comme une façon de préserver sa santé mentale en donnant un sens aux événements malgré l'horreur. « Il n'y avait pas que les bombes qui tombaient à Gaza. C'était la vie elle-même qui s'écroulait. »

Pour finir, il m'a raconté les innombrables preuves de générosité dont il a été témoin au milieu de l'enfer. « Tout le monde avait faim, on manquait de nourriture, mais tous les soirs, des médecins ou des infirmières de l'hôpital venaient frapper à notre porte pour nous donner à manger. » Ils apportaient tout ce qu'ils avaient pu trouver – une boîte de haricots, un peu de pain, quelques dattes. « Vous êtes nos invités, nous devons vous nourrir » disaient-ils, et nous devions manger en premier. Ils s'excusaient même en nous demandant de revenir après la guerre : « Il faut que vous goûtiez la cuisine de ma mère ! » C'était leur façon de préserver leur dignité. Ils avaient tout perdu, ils vivaient sous les bombes, mais ils voulaient continuer à vivre comme des Palestiniens.

Vers la fin du mois de janvier, les chars israéliens ont

cerné le quartier autour de Nasser. Pendant des semaines, l'hôpital s'est retrouvé au centre de l'incessant bombardement de Khan Younès. Les ambulances ne pouvaient plus circuler ; entrer ou sortir de l'hôpital devenait extrêmement dangereux. « Je me souviens d'une nuit où les tirs n'ont pas arrêté, disait-il. Je n'entendais plus que les chenilles des blindés, les explosions des bombes lâchées par des drones et le vrombissement des avions au-dessus de nos têtes. Par la fenêtre, j'ai vu une petite fille de 3 ou 4 ans dans la cour. Elle avait un sac à dos et semblait terrifiée. Son père est entré dans leur tente, a ramassé tout ce qu'il pouvait, puis il a pris sa main, et ils ont disparu dans la nuit.

« J'étais persuadé que l'hôpital serait épargné. Le toucher serait un crime de guerre, avais-je dit un peu plus tôt à l'un des médecins palestiniens, c'était contraire à la convention de Genève. L'OMS, qui se coordonnait sur le terrain avec l'armée israélienne, nous avait assuré que l'hôpital resterait hors du conflit. Il m'a répondu : "Qu'est-ce qui te fait penser ça ? Al-Shifa, Al-Ahli, Al-Aqsa : tous les hôpitaux ont été attaqués, des dizaines de centres de santé aussi, pourquoi est-ce que ce serait différent à Nasser ?" Il avait raison, et j'avais tort.

« En quelques jours, la plupart des personnes qui s'étaient réfugiées dans l'enceinte de l'hôpital ont quitté les lieux – dont moi et la majorité du personnel médical. Quelques semaines plus tard, l'hôpital Nasser a été frappé et détruit. Parmi les Palestiniens avec qui j'avais travaillé, beaucoup ont été arrêtés par l'armée israélienne, dont le Dr Nahid Abu Taima, qui dirigeait l'unité de chirurgie. Il est toujours porté disparu. » Et Thaer concluait que ce n'étaient pas des crimes de guerre isolés : « Viser les hôpitaux et le système de santé de Gaza fait partie d'une stratégie pour rendre le territoire invivable. Disons les

mots : c'est une campagne de nettoyage ethnique et de génocide. »

Je suis resté silencieux un long moment après son récit. L'émotion était trop forte, je ne savais pas quoi dire.

Au sommet de cette colline dominant le nord de Gaza, sachant le calvaire que vivent des millions de personnes de l'autre côté du mur, il est impossible de ne pas être en colère. Tous les gens que je connais à Gaza sont morts ou ont perdu des proches.

Je repense à mon ami Abdalrahim Abuwarda, qui a perdu cinquante membres de sa famille, dont près de la moitié en une seule frappe aérienne. Un instant ils sont tous ensemble, enfants, cousins et grands-parents ; un missile israélien plus tard, ils sont tous morts. Je l'ai rencontré l'été dernier, alors que je donnais une conférence à l'université du Wyoming. Une professeure que j'y connais voulait me présenter un de ses étudiants, apparemment l'un des plus brillants. Abdalrahim avait la voix douce, le regard chaleureux et un large sourire. J'ai immédiatement senti que nous étions sur la même longueur d'onde. Titulaire d'une bourse Fulbright, il suivait un master en relations internationales. C'était la deuxième fois seulement qu'il sortait de Gaza – la première était quelques mois plus tôt, quand la fondation Fulbright lui avait obtenu un permis d'une demi-journée pour aller déposer sa demande de visa étudiant à l'ambassade américaine de Jérusalem. Il avait 29 ans. « Je n'ai même pas eu le droit d'arrêter le taxi sur le chemin, m'a-t-il raconté alors que nous prenions un café. J'avais tellement envie de sortir, d'aller voir la mosquée Al-Aqsa. Même acheter un *ka'ak al-Quds* à un marchand ambulancier, impossible ! » J'ai ri avec lui : on trouve ces petits pains ronds au sésame à chaque coin de rue de Jérusalem. « Quand j'étais petit,

mon père nous en rapportait pour nous faire plaisir. Mais la frontière a fermé et il a dû arrêter de travailler en Israël. Je voulais les faire découvrir à mes enfants. »

Il est entré dans l'ambassade, a passé son entretien, puis est remonté dans le taxi. Tout juste a-t-il pu acheter deux cartouches de cigarettes pour un ami dans une station-service. C'est la seule chose qu'il a eu le droit de rapporter à Gaza.

Quand la guerre a éclaté, Abdalrahim était dans le Wyoming. Sa femme Iman et leurs trois jeunes enfants étaient restés à Jabalia, l'une des villes les plus densément peuplées du nord de Gaza. « C'était déjà dur d'être loin de ma famille, m'a-t-il confié quand je l'ai revu un peu plus tard dans l'hiver. Maintenant, je vis chaque jour avec la crainte qu'il leur arrive quelque chose. » Quelques mois seulement s'étaient écoulés entre nos deux rencontres, mais l'angoisse avait marqué son visage. Des cernes avaient fait leur apparition sous ses yeux, et il semblait épuisé. Il m'a confié qu'il était sujet à des attaques de panique.

Avec l'intensification des bombardements au nord de Gaza, sa femme est partie au sud avec les enfants. Depuis, ils étaient ballottés d'un endroit à l'autre : écoles de l'UNRWA, camps de réfugiés, une chambre meublée quand elle en trouvait une. Il leur était déjà arrivé de dormir dans la rue. Tous les jours, Iman et les enfants faisaient la queue pendant des heures pour obtenir de l'eau et de la nourriture – il y en avait de moins en moins. Puis leur fille Rita avait attrapé le choléra. « Elle était si malade qu'on ne savait pas si elle allait survivre, m'a dit Abdalrahim. Nos garçons aussi perdaient beaucoup de poids. C'était la famine. Un jour, une sœur d'Iman a demandé à Jawad, notre fils de 4 ans, s'il savait où j'étais. Il lui a répondu : "Il est parti aux États-Unis pour nous rapporter de quoi manger." Quand Iman m'a raconté ça, je me suis senti impuissant. Désespéré. »

Avec l'aide de professeurs et camarades il a monté une cagnotte en ligne, et réuni assez d'argent pour faire passer sa famille en Égypte. Mais quand Iman est arrivée à la frontière, on lui a dit que seul son nom figurait sur la liste. Si elle voulait traverser, elle devait laisser ses enfants derrière elle. Elle a refusé. Peut-être était-ce sa détermination, ou ses larmes : les fonctionnaires ont fini par les laisser passer tous les quatre. Abdalrahim les a retrouvés peu après – mais ses parents, eux, étaient toujours coincés au nord de Gaza. Quand le quartier a été touché par une frappe israélienne, son père a dû se faire opérer pour retirer un éclat d'obus de son crâne. Il était encore en convalescence la dernière fois qu'Abdalrahim et moi avons échangé.

Après tout ce que sa famille a traversé, Abdalrahim reste attaché à un message de paix. « Je ne veux pas que mon histoire serve de prétexte pour propager la haine, dit-il. La vérité, c'est que les habitants de Gaza ne rêvent que de retrouver une vie normale. Ils veulent retourner au travail. Ils veulent que leurs enfants puissent aller à l'école. J'espère que cette folie prendra fin bientôt, que les otages seront rendus à leurs familles, et que de chaque côté on se rendra enfin compte que nous n'avons pas d'autre choix que de travailler à la paix. »

La compassion n'interdit ni le chagrin ni la colère. Toutes ces émotions coexistent en nous. La colère est comme l'énergie nucléaire : on peut s'en servir pour détruire ou faire de la lumière. La douleur peut nourrir l'amertume ou l'empathie. Comme Maoz, Abdalrahim a choisi la lumière. Voici la marque d'un artisan de paix : la capacité à ressentir les émotions des autres, à détourner sa colère de la violence pour la rediriger vers

**☞ La compassion n'interdit
ni le chagrin ni la colère.
Toutes ces émotions
coexistent en nous ☞**

la guerre elle-même. C'est le serment que je me suis fait le 7 octobre, et je m'y tiens encore un an plus tard, malgré les atrocités. Sur cette colline de Nir Am, je repense au récit d'Abdalahim, je vois Gaza en ruines, et les Israéliens de l'autre côté, si proches, et pourtant si loin. Non, ma colère n'est pas retombée. Mais je ressens de la compassion pour les deux bords.

Il y a vingt-cinq ans, Israéliens et Palestiniens manifestaient ensemble dans le centre-ville de Gaza. Des milliers de personnes rassemblées pour la paix. On a du mal à l'imaginer aujourd'hui. En l'an 2000, les négociations ont été rompues, et le Premier ministre israélien d'alors, Ehud Barak, a déclaré qu'il n'avait « pas de partenaire de paix » dans l'autre camp. Cette déclaration a été désastreuse : non seulement il a été balayé aux élections, et Ariel Sharon lui a succédé après avoir provoqué les Palestiniens sur l'esplanade des Mosquées, mais ses paroles ont été utilisées pour réprimer violemment le soulèvement qui deviendrait bientôt la seconde Intifada. Une parole clivante avait suffi à déstabiliser l'élan pacifiste des années 1990. Après cela, nous avons cessé de nous regarder comme des partenaires. Nous avons fermé nos oreilles aux récits des autres, et nous avons laissé la colère embraser deux décennies de violence et de vengeance.

MAOZ

Netiv HaAsara

نتيف هعسراه نתיב העלשרה

En redescendant de la colline où Aziz me parlait de Thaer et Abdalahim, nous prenons la route vers le nord en direction de Netiv HaAsara, où mes parents ont vécu et trouvé la mort. Le mur de béton qui fortifie l'entrée est décoré de mosaïques colorées. Sur la partie visible depuis Gaza, une colombe déploie ses